

Eve de DADELSEN

Artiste de soi-même

La créativité psychique

Trilogie Psychanalyse et révolution II

BOOKELIS

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Eve de DADELSEN, 2020

ISBN 978-2-491566-02-9

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Illustration de couverture : Arlequin, Pierrot et Scapin - Jean-Antoine Watteau - 1716

Achevé d'imprimer en France

Dépôt légal : août 2020

AVANT-PROPOS

*"Sois le changement
que tu veux voir advenir dans le monde"*

Mohandas Gandhi

Je vous ai raconté, dans un premier tome intitulé "Le testament de Marie-Antoinette", la longue analyse que j'ai menée sur le divan jusqu'au dévoilement d'un secret historique enfoui dans l'inconscient familial. Cette narration, en plus de me permettre de partager avec vous ce fragment d'histoire, offrait un riche aperçu de la dynamique psychique et des processus inconscients qui régissent notre vie. Vingt ans après le bicentenaire de la Terreur et ma découverte, le temps m'a semblé venu de faire travailler cette matière et de remettre sur "le métier l'ouvrage".

J'ai donc rédigé ce texte entre 2013 et 2015 et l'ai conservé tel quel, souhaitant, comme je l'indiquais dans l'avant-propos du premier tome, restituer le mouvement de la pensée dans sa temporalité. Les exemples utilisés, même lorsqu'ils sont contextualisés, gardent leur sens. Pour ce qui est du fond, jamais la pertinence d'un retour à l'humain n'a été si grande quand se virtualise la vision du monde, quand le cognitivisme à outrance éloigne les esprits de ce qui fait sens et entrave la pensée.

L'idée de cette seconde partie m'était venue, lors d'un séjour d'été dans le Béarn, d'une discussion avec mon amie Camille après qu'elle eut accepté de lire le récit de ma cure et de me donner son avis. Comme je l'ai dit, à aucun moment elle n'a douté de la véracité de l'affaire, l'ayant inconsciemment "entendue" depuis notre adolescence.

- Cependant, avait-t-elle remarqué, si tout cela est limpide pour

toi après tant d'années de travail sur le divan, il n'en va pas de même pour le simple pékin que je suis et il me semble qu'il faudrait que tu fournisses une grille de lecture, le pourquoi du comment, les tenants et aboutissants.

- Oh ! avais-je dit, c'est que je n'ai pas l'esprit théorique, c'est une difficulté pour moi, je me vois plutôt des talents de clinicienne, si talents il y a.

Camille et moi partageons, pour raison d'éducation protestante, des références bibliques communes dont la parabole de Jésus dite "des talents" que j'avais évoquée sur le divan d'Octave, me demandant à moi-même, un jour de découragement

"Qu'as-tu fait de ton talent ?"

"Oui..." avait-il renvoyé en écho.

Un souvenir m'était revenu dont j'avais fait part à mon amie. En fin d'année à Paris-Diderot, la directrice de séminaire m'avait dit du bien de mon devoir de psychologie clinique, "vous savez jongler avec les concepts". Je m'étais étonnée. "Vraiment ? c'est que je n'ai pas l'esprit théorique, ça m'a gênée longtemps en mathématiques". Elle avait ri, "vous n'avez peut-être pas l'esprit théorique, mais vous avez l'esprit conceptuel". C'est à ce moment-là que j'ai compris que ce n'était pas du même registre. "D'ailleurs, avait-elle ajouté, pour une psychologue, c'est aussi bien". Elle m'a ce jour-là rassurée et je lui en sais gré.

- Qu'à cela ne tienne, concluait Camille, conceptualise ! J'ai hâte de lire la suite !

Voici donc la suite que j'espère "énoncer clairement" sans méconnaître la difficulté de l'entreprise et les diverses résistances qu'elle ne saurait manquer de rencontrer. Nous allons ensemble tenter de comprendre, grâce à mon histoire, selon quelles lois fonctionne l'inconscient, de quelle façon il s'organise et se transmet, sur quels modes singuliers se structure le psychisme de l'être humain, en quoi consiste une cure et, par la même occasion, ce que signifie "être psychanalyste".

Je n'ai pas pour seul objectif, il me faut le préciser, de transmettre ou augmenter un savoir théorico-clinique que d'autres auteurs ont exploré avant moi et sans doute mieux (encore certains jeunes praticiens seront-ils heureux de découvrir ce que notre époque "progressiste" ne leur enseigne plus). Je suis animée d'une autre ambition : mettre à votre disposition les éléments de compréhension indispensables à la réflexion que nous mènerons ensuite sur "l'après-patriarcat" sous l'intitulé suivant... "Restaurer l'avenir, de la pensée féministe à la révolution féminine".

Ne soyez pas inquiets, nous ne théoriserons pas puisque nous utiliserons le matériel offert par l'analyse de sorte que les divers développements devraient vous être d'une lecture facile. Peut-être accepterez-vous aussi cette idée - que j'ai faite mienne, que mes patients découvrent assez vite par eux-mêmes... Il en est de la psychanalyse comme de la poésie, point n'est besoin de tout comprendre pour entendre, car l'essentiel n'est pas dans la lettre, mais dans l'esprit qui l'anime.

Première partie
L'inconscient dans tous ses états

I. ROUAGES ET PRODUCTIONS

Nous avons vu, au fil du déroulé de l'histoire, la profusion de mots, d'images, de références sollicités par le discours, les rêves et les comportements des différents protagonistes. Tous ces éléments trahissent l'existence d'un monde souterrain inconscient, organisé en plusieurs strates que l'analyse a mises en lumière l'une après l'autre. Ce monde souterrain, je vous propose d'en étudier plus avant le fonctionnement à partir de l'histoire relatée dans le premier tome que nous considérerons comme une étude de cas, un peu spectaculaire certes, mais susceptible d'éclairer les aspects de l'inconscient de chacun.

1. Une réalité psychique

La cure analytique, vous en êtes témoins, m'a permis de trouver la solution de l'énigme posée que j'interrogeais inlassablement sur le divan. Pourquoi l'enquête fut-elle si longue et difficile ? L'énigme renfermait deux composantes qui ne cessaient de s'entremêler : une tragédie historique et un mensonge de filiation. Quand j'entrevois l'une, l'autre venait la masquer dans un va et vient continu.

La tragédie commençait avec la Révolution qui causait la fuite de la famille royale, continuait à Varennes avec la substitution des deux garçons et "l'abandon" du petit Louis par ses parents pour se terminer par l'exécution du roi et de la reine, suivie de la mort de l'enfant prisonnier au Temple. Le mensonge concernait la conception "illégitime" de Louis, fils probable d'Axel de Fersen. Ce qui impliquait une "sortie de route" : la constitution d'un couple amoureux (Fersen et Marie-Antoinette), l'accomplissement d'un adultère, une altération du lignage. Le mensonge se reproduisait des générations plus tard autour de la naissance de ma grand-mère et peut-être, mais sans doute dans le fantasme, de la mienne.

Les différents actes de la tragédie et l'existence de ce mensonge constituent ce que nous appellerons, à la suite de Freud, une "réalité matérielle". Elle est tangible et avérée. Sur son fondement, nous voyons que, de génération en génération, s'est bâti dans le psychisme un ensemble fantasmatique désirant qui acquiert valeur de réalité. A partir de la "réalité matérielle" se crée donc une "réalité psychique" qui vient s'y superposer, voire dans certains domaines la remplacer.

De la "réalité matérielle" à la "réalité psychique"

Dès lors, qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? C'est la question que s'est posé Freud, dès le début de ses recherches, lorsqu'il s'est intéressé à l'hystérie féminine. Sa première hypothèse fut que les troubles névrotiques résultaient de "réminiscences" liées à des traumatismes infantiles, dans le cas hystérique à une séduction par le père. Il a pensé ensuite que des fantasmes pouvaient habiter le psychisme sans être fondés sur des événements réels tout en possédant une réalité psychique.

Qu'est-ce qu'un fantasme ? C'est un scénario imaginaire que met en scène le sujet scénariste en vue d'accomplir un désir inconscient. L'ensemble de ces scénarios fantasmatiques constitue la "réalité psychique". Dans la névrose, et surtout la psychose, la "réalité psychique" peut venir l'emporter sur la "réalité matérielle".

A vrai dire, si la question présente un intérêt théorique, elle ne se pose pas ainsi dans la cure analytique. Que, derrière ses symptômes, le patient imagine des faits réels ou développe des fantasmes, il a de toute façon raison puisqu'il évoque sa réalité à lui, qui est sa réalité psychique et qui s'est bien bâtie sur quelque chose. Souvent les patients disent, l'air ennuyé, "ce que je vous dis là n'est peut-être pas ce qui s'est réellement passé". A quoi je peux parfois répondre, s'il y a lieu, "c'est égal, ce qui nous intéresse, c'est la façon dont cela se passe en vous".

Je crois que la réflexion achoppe sur le terme "événement". En ce qui me concerne, il s'est passé des événements. Ce n'est pas toujours le cas et ce n'est pas pour autant du fantasme sans support : il s'est bien passé quelque chose, non pas dans les faits, mais dans la relation à l'autre. Quelque chose qui a marqué, blessé, qui a laissé des traces et cause souffrance. Reprenons l'exemple de l'hystérie. Telle hystérique a été "séduite" par un père incestueux, telle autre non, mais elle a vécu une relation fille-père dans laquelle, parce qu'elle n'était pas située à sa juste place, elle ne s'est pas sentie aimée et respectée comme elle aurait dû l'être si son père s'était mieux porté (et si le couple parental avait été équilibré).

La souffrance naît d'abord d'une altération de la relation à soi-même et à l'autre, qu'elle ait pour fondement ou non un événement réel ou supposé. C'est la raison pour laquelle la thérapie analytique se préoccupe de "soigner" la relation tout en apprenant à penser. Nous en reparlerons plus loin.

Désir et fantasmes, fantasmes désirants

Mais revenons à l'étude de notre cas clinique. Nous allons tenter de comprendre comment, dans la psyché, une "réalité psychique" peut venir représenter, voire remplacer, la "réalité matérielle". Quelle est la raison d'être de ce processus ? Comment cet espace imaginaire s'organise-t-il ? Si nous considérons le matériel que nous offre notre histoire, nous voyons que s'est déployée dans mon esprit une fantasmatique riche et agissante autour de thèmes que nous pouvons repérer.

Le plus visible, car il parcourt la cure, concerne la question de la naissance et de la paternité. De séance en séance se joue une quête effrénée de l'identité du père. Qui a fait un bébé à qui ? Avec une question lancinante, y a-t-il matière à douter ou serait-ce moi qui suis folle ? C'est quoi cette histoire de Victor Hugo ? Le thème se dédouble en deux problématiques mineures, le thème de l'amant (donc du trio amoureux) et celui du bâtard.

Le thème de l'amant se parle à travers autrui, poème de Jean-Paul "Les Pas" ou plaisanterie de mon frère sur le squelette Alphonse, mais pas seulement. Rappelez-vous la chanson de Joséphine Baker dont j'ai cru qu'elle évoquait en moi une double appartenance, identité française et origine allemande, alors qu'elle jouait sur deux tableaux : "j'ai deux amours (le mari et l'amant), mon pays et Paris (le Heimat et le pays identitaire)". Cette problématique, je ne parviens pas à l'aborder avec Lorenzo car nous n'avons pas institué une relation transférentielle qui le permette. Pour ce qui est du thème du bâtard, il s'inscrit dans l'élection du chien et les diverses conversations sur son énigmatique pedigree.

Nous avons donc au départ une "réalité matérielle" inscrite dans l'histoire familiale et la répétition. Deux (ou trois) adultères dissimulés et tus, deux (ou trois) naissances illégitimes. Sur ce support se crée dans mon esprit une double fantasmagorie : d'une part une vision perplexe de l'amour, du couple et du mariage assortie d'une érotique troublée, d'autre part des incertitudes d'origine, naissance tronquée, adoption, échange.

Réalité psychique qu'illustre ce souvenir. Je fredonnais parfois durant l'analyse la chanson de Marie Laforêt "viens mon cher Frantz, encore une danse, je rejoindrai mon vieux mari après". Tout en me demandant "mais qu'est-ce que cette ritournelle qui tourne dans ma tête ?", je sentais sa valeur de sensualité libertine. Une association me venait alors : le répétiteur d'allemand du Lycée Masséna, invité à déjeuner après le culte, faisant tournoyer ma mère dans le salon pour lui enseigner la valse viennoise (et claquant des talons à la fin du morceau en la saluant).

Quand ces fantasmes deviennent-ils pathogènes ? Quand ils "brouillent la vue". Lorsqu'ils s'organisent en une sorte de réalité fictive qui vient recouvrir la réalité réelle et que, animés par la vie pulsionnelle, ils viennent interférer dans la vie relationnelle et, dans mon histoire, contrecarrer le désir d'enfant. De quelle manière ? En insufflant la pensée inconsciente que l'amour est plus vert sur les chemins buissonniers et que, dès lors, l'enfant de

l'amour ne pourrait se concevoir dans le mariage. Vous voyez comment se fait le passage d'une "réalité matérielle" à une "réalité fictive". Au départ, une répétition de naissances illégitimes dans des relations secrètes et passionnées; à l'arrivée, une vision erronée, inhibitrice de la relation amoureuse et de l'enfantement.

Un deuxième thème vient occuper le discours, la "naissance" et la mésalliance. Il s'agit là non plus d'être né et de savoir de qui, mais d'être "bien né". De quelle "réalité matérielle" est-il l'expression ? D'une part, j'entends ma mère privilégier l'intelligence, la distinction, la "bonne famille", dire qu'elle a "redoré le blason de mon père", ce qui, nous le savons, est la traduction de sa réalité à elle, descendante illégitime d'iconiques rois de France. Certes, elle ne le sait pas consciemment mais ne l'ignore pas dans son inconscient (il convient en effet, comme le soulignait Lacan, de ne pas confondre ignorance et méconnaissance). D'autre part, je suis née de son mariage avec un homme issu d'une vieille noblesse scandinave, nanti d'une particule assortie d'un blason et pourvu d'un ancêtre qui joua un rôle dans la Réforme.

Comme nous l'avons observé dans l'exemple précédent, un ensemble de représentations imaginaires va se déployer dans mon esprit sur le socle de ces faits connus ou méconnus, en place des images originelles, interdites d'existence.

Au premier rang, l'intuition fallacieuse d'être "sortie de la cuisse de Jupiter". Une intime conviction me donnait à penser que j'étais différente et d'une certaine façon supérieure, alors même que m'habitait le sentiment douloureux que dépeint Jean-Roger Caussimon "on n'est que soi, c'est décevant". Ce qui m'amène, petite fille, à me donner les moyens d'être première à l'école, puis, adolescente, à nourrir des rêves de grandeur, faire l'ENA, être "aux affaires" et réformer l'Education Nationale.

Une anecdote illustrera ce sentiment intérieur. Quelques temps après que j'eus résolu l'énigme, mon frère nous convie au baptême de ses deux derniers fils. La fête réunit les familles et la bande d'amis. Il fait beau, ma fille joue avec ses cousins, Matthieu

dispute un tournoi de badminton, je passe une bonne journée à l'ombre des arbres aux côtés de ma mère. Pourtant, à la séance qui suit ce dimanche festif, je fais part à Octave d'un certain malaise.

- Je ne sais pas pourquoi je me suis trouvée si triste le soir venu, comme si je n'avais pas su profiter de l'occasion. J'aurais pu faire connaissance avec la belle-famille de mon frère, discuter avec ses amis. Au lieu de quoi je suis restée sur mon transat comme s'il était naturel que ce soit eux qui viennent vers moi...

L'image m'est alors venue de Marie-Antoinette assise sur son sofa recevant les hommages des courtisans. Et j'ai compris que j'avais dans la vie, à l'instar de ma mère, une façon de "trôner" au milieu de mes semblables qui m'éloignait d'eux, m'installant dans une sorte d'exil.

Voilà comment peut se constituer une "réalité psychique" qui vient altérer la relation à l'autre dans un malentendu fantasmatique, d'autant que l'idée du triomphe n'est jamais loin des affres de la débâcle dont la possibilité demeure en filigrane sous forme de menace. Nous comprenons que c'est dans ce décalage entre deux "réalités" que se construit le fonctionnement maniaco-dépressif.

Il devient alors aisé de comprendre où surgit l'idée de mésalliance, idée que, "d'extraction" noble, je me trouvais réduite, en épousant un "roturier", à une sorte de déclassement. Nous rencontrons là ce qu'on appelle l'ambivalence. Dans la vie réelle, élevée dans l'esprit des Lumières et les valeurs chrétiennes de gauche, je considère que chaque être humain naît l'égal de l'autre en dignité et en droits et que le monde consiste en une grande fraternité. Dans ma "réalité psychique", il pouvait se dessiner un monde inégalitaire où certains seraient plus valeureux que d'autres parmi lesquels j'aurais à tenir une place.

Je pense que vous avez compris la façon dont l'inconscient peut abriter une "réalité psychique" susceptible de coexister avec la "réalité matérielle" ou de venir s'y superposer. J'envisagerai

donc rapidement les autres thématiques qui me paraissent pouvoir nous intéresser et finir de nous éclairer sur cet aspect du fonctionnement inconscient.

Si la question de la naissance occupe largement l'espace, il est un autre leitmotiv qui traduit l'existence d'une forte culpabilité. Sur la faute originelle de la fuite à Varennes, de la substitution et de la mort du petit Sauce s'est bâtie dans mon esprit une fantasmagorie que nous pourrions intituler "un enfant est mort". De ces images de meurtre et de cadavre caché, les rêves et associations, de "Plein soleil" à "Crime et châtiment", ne parviennent pas à révéler les motifs. Seules se disent les morts d'enfant qui jalonnent la vie familiale et rejoignent dans la mort le frère aîné de Van Gogh.

La question qui se fait jour sur le divan est celle-ci : de quelle faute suis-je donc comptable, moi qui, autant qu'il m'en souviennne, n'ai jamais fait volontairement de mal à personne ? Cette réalité "psychique" trouvait un fondement dans les représentations connexes au prénom Eve qui, dans le champ judéo-chrétien, porte le poids du péché originel. Et la culpabilité liée au sacrifice du petit Sauce se doublait d'une seconde : la passion amoureuse se payait de la mort d'un fils aîné. Hasard ? Punition du Ciel ? Douleur insigne en tous les cas.

Si nous voulons appréhender plus avant la notion de "réalité psychique", il nous faut interroger ce qu'on appelle les "formations du désir". Que voyons-nous à l'œuvre derrière les fantasmagories ? Le désir de survivre à la découverte du "crime", de clamer l'innocence, d'échapper au châtiment. Ce qui conduit à construire une seconde strate autour de la nécessité du rachat : le moment est venu de payer la dette. Parce que j'ai grandi dans l'amour, parce que j'ai rencontré la psychanalyse et accepté l'idée que la parole est fondatrice, je vais tenter de faire éclater la vérité. Dire la faute, c'est ouvrir des pistes de compréhension, partager l'essence tragique de l'Histoire et, sans doute, avec l'idée enfantine que "faute avouée est à moitié pardonnée", obtenir le pardon non

pour les fautifs, mais pour leurs descendants. J'espère ainsi délivrer ma famille de la malédiction ancestrale.

Vient alors s'édifier la troisième strate. Pour atteindre le but, il faut accepter de se sacrifier, thématique qui, depuis l'enfance, m'est familière. Je l'ai rencontrée dans l'Ancien Testament qui met en scène le sacrifice d'Isaac, dans le Nouveau qui glorifie celui de Jésus, dans la mythologie avec Iphigénie, dans l'histoire de France, de Jeanne d'Arc à Jean Jaurès. Je vais parler le secret avec les moyens qui me sont fournis par l'histoire familiale. Ma grand-mère Fanny est morte d'une atteinte à la thyroïde due à une trop forte irradiation, technique mal maîtrisée par la médecine à cette époque. Mon inconscient connaît donc la marche à suivre, je vais me faire couper le cou, mais, comme l'a dit mon frère aîné, je vais m'en "tirer beaucoup mieux que Marie-Antoinette". Non sans ressentir une sourde colère contre le destin, le sentiment d'être victime d'une violence qui ne dit pas son nom, que je traduis sur le divan par une plainte pudique "j'ai le sentiment d'être quelque part victime d'une injustice..."

Voilà des éléments qui démontrent comment s'articulent "réalité matérielle" et "réalité psychique". Nous pouvons nous permettre une déduction. Plus dure ou trouble est la réalité matérielle, qu'il s'agisse de la conception d'un enfant ou d'une tragédie de vie, plus douloureuse et tourmentée sera la construction psychique qui en découle, plus triste et grave sera la vision du monde que cette construction induit.

"Réalité psychique" et vision du monde

Nous rencontrons là, sur le chemin que nous suivons ensemble, une idée importante. Il convient de ne pas confondre la "réalité psychique" et la "vision du monde".

La réalité psychique, vous l'avez compris, se construit sur la force du désir (ici désir libidinal, de grandeur, d'absolution, de rachat) car le désir, lorsqu'il se heurte à la réalité, induit la

création de fantasmes qui en autorisent la satisfaction imaginaire. Chacun d'entre nous, sur le fondement de sa vitalité désirante, construit donc une "réalité psychique" inconsciente. Le rapport qu'elle entretient avec la "réalité matérielle" signe le degré de santé psychique. Autre est la "vision du monde", qui n'est pas une production du désir, ne s'assortit pas de fantasmes, mais de représentations. Dans le cas que je propose à votre lecture, nous pouvons repérer trois "visions" sur lesquelles se fonde la relation au monde : le rapport à la chose politique, la représentation d'un univers menaçant, le déploiement d'une cosmogonie religieuse.

La première trouve sa source dans l'Histoire de France où ma filiation m'inscrit malgré moi. Curieusement, ma première rencontre avec la politique se fait au retour de mon père de l'inauguration de Port-Grimaud. Le Général a serré la main de l'évêque, pas celle du pasteur qui en est indigné. Ce qui induit une interrogation : qu'est-ce que le pouvoir ? qu'en fait-on ? quels droits cela donne-t-il ? Question d'autant plus importante que parents et grands-parents dissertent à tout va de politique "comme si leur vie était en jeu", dis-je à Lorenzo, comme s'ils avaient en charge les affaires publiques.

J'en déduis vers l'âge de huit ans que le monde est un vaste espace politique, que la politique est l'affaire de chacun et que j'ai, comme les autres, à y mettre mon grain de sel. Ce que me confirment les "événements de 68" et que je traduis, après lecture de Sartre, Zola et Marx, dans un emballement pour le PSU. A partir de là, le monde se divise pour moi en deux camps : ceux qui se battent pour l'égalité et la justice et ceux qui servent les intérêts des forces d'argent, ceux-ci étant d'égoïstes oppresseurs, ceux-là forces de généreux progrès.

Il me faudra des années (avouons que je ne suis pas la seule) pour édifier une "vision du monde" plus nuancée. Une conviction s'est imprimée cependant dans mon esprit. Dans la vie, on n'œuvre pas seulement pour soi, on œuvre aussi pour l'intérêt général.

Ma deuxième "vision du monde" est bâtie sur un sentiment de tragédie. Nous trouvons à sa source une "réalité matérielle" : de génération en génération s'est transmis le souvenir inconscient de la catastrophe vécue par Louis. Ces affects sont enfouis dans le néant mémoriel mais ne peuvent y rester cloîtrés sous peine de destruction interne. Ils demandent à être externalisés sous forme d'images et de mots. Lorsque je dis à Lorenzo "j'ai le sentiment que mon enfance a été jalonnée de catastrophes", me viennent la mort du mimosa, les accidents qui coûtèrent la vie à des amis d'enfance, la rupture du barrage du Malpasset, le tremblement de terre d'Agadir. Lorsque ces représentations ne suffisent plus, je vais me fournir dans les rayons de la littérature.

La "vision du monde" s'organise autour d'un sentiment de fragilité, de la crainte du basculement soudain qui peut s'exprimer aussi par des chansons. Le bateau se fracasse sur le rocher de la Lorelei, la rose est arrachée de son terreau, tout cela menant à la peur de prendre l'avion. Ce sentiment récurrent de catastrophe crée un climat d'angoisse latente, jaillissant en crise paroxystique quand le danger externe rejoint le danger interne.

Cette "vision" insécure trouve sa contrepartie dans une troisième "vision du monde", la cosmogonie religieuse que je me crée dès le plus jeune âge. Le temps de la réalité, familiale ou scolaire, se double d'un rythme religieux rassurant puisque l'année est ponctuée de fêtes se succédant en un continuum signifiant. Me devenant si évident que je tombe des nues lorsque je découvre que mes camarades ignorent que l'Ascension se situe quarante jours après Pâques et Pentecôte dix jours après. Quant au petit monde de la Bible, il m'est si familier que c'est un second étonnement pour moi de découvrir, lors d'un jeu biblique, qu'elles ne connaissent pas les prénoms des trois fils de Noé.

Comment est-ce possible ? C'est que, dans mon esprit, "nos ancêtres les Gaulois" et "la pucelle d'Orléans" coexistent avec la marche d'Abraham vers la terre promise, la bénédiction d'Isaac, les rêves de Joseph en Egypte, la victoire de David contre Goliath

et bien d'autres images, de la brebis perdue au fils prodigue, de la résurrection de Lazare aux Rameaux de Jérusalem. Un "monde" s'est édifié dans ma psyché où la joie côtoie la peine, où la loyauté se heurte à la trahison, où les lois données sont parfois contournées, où d'énigmatiques paraboles viennent enseigner le respect et le partage, ouvrir le cœur et l'esprit. Un monde parallèle vivant et cohérent, un espace imaginaire, une école de la pensée.

L'éducation religieuse nous donne ici à voir la façon dont la "vision du monde" peut rejoindre la "réalité psychique". Sans doute avez-vous remarqué que mon inconscient fournit un logement à plusieurs familles. Aux côtés de ma famille réelle évolue une famille imaginaire, celle de Jésus, à laquelle la liturgie donne le nom de "Sainte famille". La famille de Jésus est spéciale, dans la mesure où sa naissance s'inscrit dans un triangle repérable, Jésus-Marie-Joseph, au sommet duquel se profile néanmoins une ombre chinoise, le Père Eternel. Une famille qui, de Noël à Pâques, porte l'amour et l'espérance et m'enseigne la puissance de la parole et la grandeur du don. Une famille réparatrice...

Comment cette "vision" recoupe-t-elle la "réalité psychique" ? Une autre famille se dissimule derrière la famille exemplaire dans une commutation inconsciente : la famille royale. L'image de Marie-Antoinette se profile derrière la figure de Marie, la stature débonnaire de Louis XVI derrière celle du charpentier interrogé dans sa paternité. Dans cette similarité se trouve le nœud gordien : une confusion dans la filiation de Jésus (que mon père dénoue dans le symbolique mais qu'entretient la vulgate) rencontre une confusion (connue de mon inconscient) dans la filiation de Louis. Qui devient par-là moins répréhensible tant l'exemple vient de haut !

Voilà pour les débuts. La suite de l'histoire offre des résonances. Un procès tronqué abrège la vie du Christ comme il délivre l'arrêt de mort du couple royal, Jésus meurt sur la croix comme les aïeux sur l'échafaud, le Vendredi saint prenant les couleurs de la Terreur. Quelque chose s'ordonne autour du

sacrifice, sacrifice de Jésus pour prendre sur lui le péché des hommes, sacrifice du petit Sauce pour sauver le Dauphin, sacrifice de ma santé pour sauver ma famille de la fatalité. Et sans doute peut-on considérer que, dans la "réalité psychique" de la nation française, l'exécution du couple royal fut une démarche sacrificielle qui permit l'abolition de la royauté et signa l'avènement d'un nouveau régime défini par la devise "liberté, égalité, fraternité".

Il me semble que nous voyons comment la "vision du monde" rejoint la "réalité psychique" dans une permutation de registre inconscient. Teinté d'une tonalité dont je m'émeus sur le divan : qu'est-ce que cette religion doloriste ? quel sens ou valeur donner au sacrifice ? n'y a-t-il pas là "en quelque sorte" un dévoiement ?

Le refoulement, un processus vital

A ce moment de notre réflexion, je ne crois pas que nous puissions aller plus loin sans nous interroger sur le mécanisme qui permet à l'inconscient de se constituer et de fonctionner. Vous l'avez reconnu, le terme étant passé dans le langage courant, il s'agit du refoulement. Je vous propose de nous poser les questions suivantes : qu'est-ce que le refoulement ? qu'est-ce qui est refoulé ? dans quel but ?

La distinction que nous avons faite entre "réalité psychique" et "réalité matérielle" nous a permis de comprendre que nous possédons une psyché (l'âme). C'est ce qui nous différencie de l'ordinateur qui n'aura jamais qu'un cerveau. Dans notre psychisme, le vôtre comme le mien, coexistent deux espaces, un espace conscient et un espace inconscient entre lesquels n'existe pas de communication (sauf quand une analyse le rend possible).

L'espace conscient est accessible à la pensée et à la remémoration. Par exemple "je me souviens que, l'année de mes quatre ans, quand la neige a recouvert Saint-Raphaël, le mimosa est mort". L'espace inconscient est différent. C'est une sorte de

grenier de l'esprit dans lequel se trouvent remisés un certain nombre d'images, de pensées, de souvenirs dont le conscient n'a pas voulu, qu'il a censurés, parfois parce qu'il n'en avait pas ou plus l'usage (ce qui explique l'amnésie infantile), plus souvent parce qu'ils présentaient un danger dont il était impératif de se protéger, un désir coupable ou une pensée douloureuse, "comme le mimosa, un petit garçon est mort par la faute de gens qui sont mes aïeux; à eux et à lui je dois néanmoins d'être née". Pour cette raison, la porte du grenier est fermée à clé et la clé cachée. Le mécanisme par lequel nous remisons et maintenons, dans cette pièce interdite d'accès, les représentations dangereuses s'appelle le refoulement.

J'espère être parvenue à vous faire connaître ce qu'il en est de la "réalité psychique", ensemble fantasmatique désirant qui anime la vie de l'inconscient et, à ce titre, joue un rôle important dans la formation de notre personnalité et l'exercice de notre vie personnelle. Nous allons envisager à présent non plus la teneur de cet inconscient, mais son mode de fabrication.

2. Le tissu langagier

*"L'enfant à naître est déjà, de bout en bout,
cerné dans ce hamac de langage
qui le reçoit et en même temps l'emprisonne."*

Jacques Lacan

Une évidence stupéfiante m'est apparue en 1983 à la faveur, si je puis dire, du choc de mon opération et du bouleversement familial consécutif. Des choses se disaient, se pensaient qui n'avaient apparemment pas de lien entre elles et, soudain, une prise de conscience faisait apparaître le sens caché en même temps que la cohérence de leurs significations. Je réalisais de quelle étroite façon les mots et les images s'entrelaçaient, si étroitement que, lorsque la parole appelait les unes, c'était les autres qui venaient à leur place (ou le contraire) et tout s'emmêlait en des nœuds infinis.

Or, qu'est-ce qui est intriqué de cette façon, d'après les linguistes dont j'avais rencontré les travaux durant mes études ? le signifiant (le mot) et le signifié (l'image dite par le mot). Je retrouvais donc par moi-même ce que Jacques Lacan énonçait dans sa célèbre formule "*l'inconscient est structuré comme un langage*". Rappelons que Lacan, sur le fondement de la linguistique et du structuralisme, a mené une relecture de l'œuvre freudienne, l'ouvrant vers de nouveaux horizons.¹ Chemin faisant, je m'en remettrai à ces deux maîtres pour les quelques aspects théoriques nécessaires à la compréhension.

L'entrecroisement linguistique

L'inconscient est organisé, nous l'avons observé, sur le mode d'un entrecroisement linguistique. Les mots (signifiants) forment une chaîne qui s'entrecroise avec la trame des choses représentées (signifiées), le signifiant étant donc un représentant de la chose signifiée. Autrement dit, l'inconscient croise sur le métier à tisser du psychisme une chaîne signifiante et une trame représentative dont le recoupement dessine un motif original et unique. Cela vous semble abstrait ? Nous allons prendre des exemples.

Prenons le mot "sang" qui ne cesse de venir irriguer mon discours. Comment est-il parlé ? Dans quelle chaîne signifiante s'inscrit-il ? Nous voyons d'abord que, pendant des années, je me rends tous les six mois au laboratoire pour faire une "analyse de sang" afin de vérifier l'équilibre du traitement substitutif. Ensuite, je me plains régulièrement de coupures qu'il m'arrive de m'infliger et du "saignement" qui en résulte. La chaîne langagière continue avec l'évocation de la "plaie au cœur" que chantent les Communards et le souvenir d'un coussin qui "saigne" dans

¹ Le structuralisme trouve son origine dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (1916) qui propose d'envisager toute langue comme un système dans lequel chacun des éléments n'est définissable que par les relations qu'il entretient avec les autres. Il est développé, dans les domaines qui nous intéressent, par Claude Lévi-Strauss en anthropologie sociale et culturelle, Jean-Pierre Vernant en histoire des religions et Jacques Lacan en psychanalyse.

Parsifal. Elle se poursuit avec les "taches de sang" sur les murs d'Aranjuez et le "sang versé" du Christ que nous retrouvons dans l'Eucharistie. Elle se finit avec le rêve d'un père à propos du "sang bleu" pour aboutir au sang non versé sur le divan de Lorenzo mais qui se répand à flots dans les rêves.

Que viennent signifier ces énoncés ? Nous le comprenons une fois découvert le secret de Clémentine en repérant les liens qui les unissent. La fréquentation du laboratoire interrogeait la composition de ce "sang bleu" et par là-même la filiation royale illégitime que le sang versé métaphoriquement sur le divan aurait pu révéler. Le sang versé par le Christ, les communards ou les républicains espagnols vient en place du sang répandu par le couperet de la guillotine. Quant aux rêves, celui de la boulangère sollicite le flot de sang coulant de la tête coupée tandis que les rêves de meurtre traduisent la culpabilité d'avoir versé le sang de l'enfant du Temple, c'est-à-dire dans mon savoir inconscient, du petit Sauce.

Nous avons là un aperçu de la façon dont fonctionne l'inconscient. Des mots/signifiants (ici le sang, le saignement, la plaie), utilisés seuls ou dans des constructions langagières, constituent un discours manifeste qui se raconte à découvert sur le mode prosaïque ou poétique de la parole associative. Il dissimule ce faisant des images latentes inconnues du sujet qui l'énonce (ici le crime, l'exécution ou la filiation). Petit sourire en passant... L'analyse fut aussi en partie une "analyse de sang".

Ce qui nous apparaît de façon exemplaire, Lacan l'exprimait ainsi : *"Tout élément isolé est non seulement solidaire de l'ensemble, mais il se constitue par toute une série d'affluences appositionnelles et de surdéterminations qui le situent à la fois dans plusieurs registres."*² Chacun voit ce que sont les "affluences", mouvements de foule convergents ou jetés de ruisseaux dans une rivière, nous les avons repérées dans l'exemple étudié plus haut. Mais qu'est-ce qu'une "surdétermination" ? C'est

² Jacques Lacan, Séminaire, Livre I, *"Les Ecrits techniques de Freud"* - 1953-1954.

la résultante de plusieurs déterminations créant une formation de l'inconscient. Dans le cas du "sang", la naissance (le sang "bleu") et la mort (le sang versé), la filiation et la guillotine, se surdéterminent sur le mode tragique.

Prenons un second exemple pour parfaire la compréhension. Peut-être vous rappelez-vous le tableau de Van Gogh, intitulé "La méridienne", dont mes parents m'offrent une reproduction ? Voyons d'abord les affluences. Au premier plan se trouvent des meules de foin qui m'évoquent le rhume du mois de juin, lequel sollicite une chan-

son, "Le temps des cerises", elle-même évocation inconsciente de la catastrophe de Varennes, lieu qui devint le "refuge campagnard" du petit Louis. Le mois de juin est aussi celui de ma conception (celle de Louis aussi,



mais je n'en avais pas le savoir conscient), que peut évoquer le couple qui profite de l'heure méridienne pour faire la sieste nus-pieds dans une attitude de tendre abandon.

A l'arrière-plan se dessine la charrette dont la vue déclenche une association d'idées latente qui se dévoile après la découverte : la carmélite Blanche de la Force allant à l'échafaud, personnage tout de sacrifice et de grave dignité tel qu'on représente Marie-Antoinette aux derniers moments de sa vie. L'évocation prend place dans une conversation avec ma mère autour de Van Gogh. Qu'est-ce qui se dit là ? La triste enfance de Vincent (fils de pasteur), la mort d'un frère dont il porte le prénom, ce qui incite ma mère à rappeler l'histoire du petit Georges dont j'avais dû

garder souvenir refoulé. La conversation peut alors déboucher sur la douleur de perdre un enfant.

Nous identifions là plusieurs "déterminations" : la conception d'un enfant, la mort d'un autre, la tragédie de Varennes, la cache campagnarde, la mort du couple royal. La formation inconsciente liée au désir de posséder une reproduction du tableau est donc "surdéterminée" autour de signifiants : le foin, le couple, la charrette et la faux. Ainsi va l'inconscient dans sa singularité...

Je suis, depuis ma trouvaille, allée revoir cette toile. Quel ne fut pas mon étonnement en constatant qu'il n'y avait de faux que dans mon imaginaire ! C'est une paire de faucilles que le couple a déposée près des sabots, faucilles bien frêles en regard de la taille des meules. Qu'est-ce qui a induit mon erreur de perception ? La lame des faucilles étincelant au soleil peut-être, la vue de la charrette sans doute, mais sûrement davantage ce couple endormi qui occupe le centre de gravité. Qu'en pense le spectateur ? L'homme et la femme sont plongés dans un sommeil réparateur après le labeur de la matinée. La féministe ? L'homme est allongé dans une posture confortable, la femme est lovée en une position infantile dont nous ne savons si elle lui évitera des courbatures, mais qui semble témoigner d'un paisible repos.

Qu'a pu fantasmer mon inconscient, du poème "Les pas dans la neige" à la blague du squelette Alphonse ? Adam et Eve peut-être, la seconde créée au côté du premier, le silence pulsionnel d'un couple après l'amour, plus probablement. Viennent donc s'agglomérer dans la perception de cette scène les déterminations identifiées dont résulte une surdétermination autour du couple (légitime ou pas). D'où une formation de l'inconscient fondée sur l'énigme de l'origine et la jouissance accolée. Nous y reviendrons.

Que dire, en ce début de notre investigation, des registres où se constitue le signifiant ? Reprenons l'exemple du "sang". Nous constatons qu'il émerge à plusieurs registres : le biblique (la mort de Jésus), l'historique (les victimes de la Commune), le génétique (le "bleu" du sang), le lyrique (Parsifal), le cinéphile (La Conver-

sation), Même chose pour "l'arbre". Loin de figurer seulement une plante résineuse ou feuillue, il se déploie sur deux représentations conscientes, l'arbre du Jardin d'Eden et l'arbre généalogique Dadelsen et nous voyons qu'il se situe (avec un détour chez Brassens) à la fois dans le registre biblique et dans celui de la filiation lointaine. Ce faisant, il dissimule l'arbre secrètement concerné, c'est-à-dire l'arborescence Bourbon, qui appartient au triple registre inconscient de l'origine, de la faute et de la chute.

Il y a donc, vous le comprenez, un jeu des signifiants entre eux, le signifié se faufilant sans cesse sous le signifiant comme anguille sous roche pour mieux échapper à la conscience. Comment y parvient-il ? En empruntant des voies détournées, celles de la métaphore et de la métonymie, que nous nommerons avec Lacan "lois du langage de l'inconscient".

Les "lois du langage de l'inconscient"

Essayant un jour de définir le sentiment de singularité qui m'habitait, je n'ai trouvé que l'expression "j'ai grandi dans la métaphore", dans la métaphore qu'est le texte biblique, dans celle qui compose le champ culturel et artistique, voire humoristique. Or, tout le monde (hormis l'individu psychotique) grandit dans la métaphore, mon histoire m'y a juste plongée plus profondément que d'autres. Freud nommait cette figure de style la "condensation", à l'œuvre dans les lapsus, les symptômes névrotiques et les rêves. Ce que reprit Lacan en l'énonçant ainsi, *"la formule de la métaphore rend compte de la condensation dans l'inconscient"*.

Qu'est-ce donc que la métaphore ou condensation ? C'est l'assemblage de sens dans un seul élément. La métaphore aide à conceptualiser ce qui ne peut être dit ou représenté tel quel, de la supplique "sois sage, ô ma douleur" à l'expression du chagrin "le goût de vivre a passé dans les fleurs", en passant par l'épithète homérique "l'aurore aux doigts de rose" ou le vers de Paul Eluard "la terre est bleue comme une orange".

Ce processus de métaphorisation, Freud l'a illustré en décrivant le jeu de son petit-fils de dix-huit mois qu'il a intitulé "le jeu du fort-da". L'enfant jouait avec une bobine attachée à une ficelle, la faisant disparaître en prononçant "oh !" (pour "fort" qui, en allemand, signifie "partie") et réapparaître en prononçant "ha !" (pour "da" qui signifie "là"). En observant la façon dont le va et vient de la bobine était rythmée par le "fort-da", Freud comprit que ce jeu permettait à l'enfant de représenter les départs et retours maternels. En remplaçant la mère par la bobine et le "fort-da", en mettant en scène la présence-absence de sa mère, le petit garçon luttait contre l'angoisse de la séparation et la perte.³

Pour identifier la condensation à l'œuvre dans un jeu de signifiants, je vous propose de choisir un exemple dans notre texte narratif : le "collier". Nous le voyons apparaître dans deux registres. Chirurgical : le collier d'agrafes qui "orne" mon cou après l'opération traduit la marque du couperet de la guillotine. Littéraire : le collier de faux diamants perdu dans la nouvelle de Maupassant rappelle les ferrets d'Anne d'Autriche qui, reçus de son époux puis offerts à Buckingham, auraient perdu la reine sans le secours de d'Artagnan. Cet épisode des "Trois mousquetaires" évoque l'affaire "du collier de la reine", mensonge monté de toutes pièces pour jeter l'opprobre sur Marie-Antoinette.

Dans ce champ historique, le signifiant "collier" appelle donc le signifiant "reine" dont la déclinaison dans l'inconscient dessine l'esquisse métaphorique d'un portrait, celui de Marie-Antoinette (injuste si l'on en croit Stefan Zweig ainsi que quelques études récentes et les souvenirs transmis par le petit Louis). Pour condenser ce portrait sont convoquées, de séance en séance, certaines représentations : la reine Margot à la vie tumultueuse, la sirène maléfique sur son rocher, l'Hystérique désireuse de régner sur le Maître, des concerts aux arènes de Cimiez (l'idée d'une arène induisant la mise à mort), le raccourcissement des rênes (guillotiner se disait aussi raccourcir).

³ Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

Non loin, dans le registre animalier, le petit renne au nez rouge des Noël's enfantins côtoie l'"appel à régner" de la plaisanterie papale et la grosse araignée qui me fit dévaler l'escalier. Le signifiant "collier" appelle de même le signifiant "diamant" que la langue de l'inconscient prononce aussi "dit-amant". Le jeu de mots cache une relation amoureuse extra-conjugale qui ne peut se dire autrement. Se condensent donc dans le terme "collier" le portrait de Marie-Antoinette, ses amours, ses erreurs, son funeste destin et l'ébauche des deux questions qui parcourent l'analyse. Où est la faute ? Qui a aimé qui ? Qui a fait un bébé à qui ?

Un souvenir me revient à l'évocation du collier. Lorsque j'étais à l'école primaire, une personne passait dans la classe quelques jours avant la fête des mères (cela paraît presque choquant aujourd'hui) pour proposer des bijoux de pacotille (que je n'identifiais pas comme tels). Trois années d'affilée, j'ai acheté le collier qui me paraissait le plus beau et l'ai offert à ma mère à côté du traditionnel poème. J'étais émue de mon cadeau, déçue de ne pas la voir plus enthousiaste, ce qui ne m'empêchait pas de réitérer. Vous me croirez si je vous dis que je ne l'ai jamais vu en porter aucun ! Le message que portait ce collier m'est devenu clair depuis et j'ai compris que la maussade réception maternelle ne traduisait pas seulement une réticence esthétique.

Nous avons admiré la métaphore à l'œuvre dans le jeu de signifiants "collier", nous verrions s'appliquer la même loi de condensation en interrogeant les signifiants dimanche, bague, nez, tête, temple, prisonnier ou juin. Mais je pense que vous en aurez compris et la lettre et l'esprit. Aussi pouvons-nous envisager la seconde "loi du langage de l'inconscient", la métonymie.

Le procédé que Freud nommait "déplacement", Lacan l'appelle "métonymie". En linguistique, la métonymie est une définition du tout par un de ses composants. Voici un exemple choisi dans le poème de Victor Hugo, "Demain, dès l'aube..." : "je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe / ni les voiles au loin descendant vers Harfleur..."

Ici les "voiles" désignent les bateaux qui descendent le cours de la Seine. Dans un autre vers que j'affectionne, Cyrano de Bergerac s'adresse ainsi, au soir de sa vie, à son grand amour Roxane, "grâce à vous dans ma vie une robe est passée". Si, comme Gainsbourg, vous chantez "je suis un fumeur de havane" en dégustant un "Bordeaux", si vous dites d'un ami qu'il est "ceinture noire de karaté", prévoyez de vous "faire une toile", vous plaignez du "mercure" trop bas pour un mois de juin ou vous inquiétez que le régime présidentiel permette à "l'Elysée" de court-circuiter "Matignon", vous usez de métonymies.

Eh bien, l'inconscient utilise une figure de style analogue qui consiste à déplacer la valeur affective des représentations d'un signifié vers un autre. Ainsi la charge émotive est-elle transférée de l'objet qui l'a suscitée vers un élément de substitution, ce qui permet au contenu latent d'avancer incognito sous un contenu manifeste. Le déplacement est donc un procédé de substitution : à un élément qui doit rester caché, un autre est substitué qui peut prendre visibilité en exprimant le côté censuré. Il s'agit là d'un déguisement, d'une astuce qui fonctionne comme un rébus.⁴

Ce procédé qui fait loi dans l'inconscient de chacun se trouve au cœur de ma dynamique familiale et de mon psychisme, où l'Histoire et ses prolongements privés se disent sans cesse sous couvert d'autre chose. Je vous propose de vérifier par un autre exemple la façon dont les signifiés se substituent les uns aux autres pour permettre le déplacement de la charge émotive.

Prenons le "train" tel qu'il traverse les paysages de mon imaginaire. Le train du rêve appelle un voyage à Vienne dont nous savons qu'elle est à la fois la ville de Freud (vers qui me mène le désir de guérir) et le lieu d'enfance de Marie-Antoinette qu'elle a quitté à seize ans pour la Cour de France. Perte et séparation. Dans le roman de William Styron, le train qui mène Sophie à Auschwitz et au sacrifice de sa fille Eva évoque aussi

⁴ Jacques Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, Les Ecrits, 1966.